

bonté de laisser la chose à mon choix, souffrez que je continue à vivre auprès de vous: je ne veux, ni ne desire d'autre bonheur. Ah, Lucie! s'écria Rutland, en lui baisant la main avec transport, sentez-vous bien tout le bonheur dont vous me comblez! Quoi! vous sacrifiez un établissement brillant au plaisir de me voir! osez-vous, après cela, croire que vous me devez quelque chose! Achevez, mon aimable Lucie, achevez de me rendre le plus heureux des mortels! reconnoissez en moi un amant qui vous adore, & l'époux que je vous offre.

A ces paroles, qu'il prononça avec toute la chaleur dont l'amour rend capable, & d'un ton que l'espérance animoit, Lucie demeura si interdite, & son trouble ressembloit si peu à celui qu'elle auroit éprouvé, si ce que Rutland lui proposoit avoit dû la rendre aussi heureuse qu'il avoit cru pouvoir s'en flatter, qu'il reprit ses premières inquiétudes. Eh quoi! Lucie! lui dit-il, en se jettant à ses genoux, n'est-ce qu'ainsi que vous pouvez recevoir l'hommage que je vous fais! Vous ne devez pas douter, Monsieur, lui répondit-elle, d'un air contraint, que je ne sente tout le prix de ce

que vous voulez faire pour moi; & je me flatte aussi, que vous êtes sûr de mon obéissance. De votre obéissance! Lucie, s'écria-t-il, ah! de quel prix payez-vous mes sentimens, & que vous les connoissez peu, si vous croyez qu'il puisse leur suffire! Mon intention, reprit-elle avec une froideur qu'elle tâchoit en vain de dissimuler, ne seroit pas qu'ils fussent malheureux; & je crois que je ne puis mieux vous le prouver, qu'en vous assurant de mon respect pour vos ordres. Pour mes ordres! s'écria-t-il encore; ah! l'amour en sçait-il donner! cruelle Lucie! que l'indifférence est désobligeante, lors même qu'elle voudroit ne l'être pas! Vous baissez les yeux! vous ne me répondez rien! ah! votre silence ne me le dit que trop; ou vous avez de l'aversion pour moi, où ce cœur barbare, que je ne puis toucher, sent pour un autre ce qu'en vain je lui demande pour moi! Quoi! lui dit-elle en répandant les larmes les plus amères, vous m'estimez assez peu pour croire que je puis vous haïr, & pour soupçonner que j'en aime un autre, lorsque je consens aux nœuds que vous me proposez! pensez-vous que j'en ignore les devoirs, & que je ne m'y soumise qu'avec le

dessein de n'y pas être fidelle? Non! reprit Rutland, vous ne consentez pas à ce que je vous propose, puisque votre cœur n'en a pas le même besoin que le mien. Il n'ignore pas du moins, repliqua-t-elle, ce qu'il vous doit de reconnaissance; & il est, j'ose vous en répondre, pénétré pour vous de la plus vive tendresse. Peut-être, ajouta-t-elle en baissant les yeux, la mienne n'est-elle pas du genre de la vôtre; mais elle n'en est sûrement pas moins sincère. Vous m'épouserez donc sans répugnance, lui demanda-t-il? Ce seroit, repliqua-t-elle, un sentiment bien injuste, & que vous n'êtes pas fait pour inspirer. Mais, reprit-il, pensez-vous qu'il suffise à mon amour de vous voir ne vous pas faire un supplice d'être à moi? ah! Lucie! je vous l'avoue à ma honte, j'ai cru quelquefois, dans la vive ardeur dont je brûle pour vous, que c'étoit assez pour moi du bonheur de vous posséder, & qu'il me suffiroit, pour être heureux, de n'avoir pas à me reprocher de vous avoir fait violence; mais que cette illusion étoit peu digne de mon cœur! Dans cet instant funeste où votre indifférence le déchire, où je n'ai jamais senti plus vivement l'amour malheureux qui m'en-

traîne vers vous, je ne conçois pas que j'aie pu penser un instant, que ce qui ne seroit pas un bonheur pour vous, pouvoit en être un pour moi. Plus je vois que vous ne m'aimez pas, plus je sens que je ne puis auprès de vous me passer du bonheur d'être aimé. Ne craignez donc point, je vous en conjure, qu'abusant contre vous du hasard heureux qui vous a mis entre mes mains, je veuille jamais forcer votre bouche à prononcer des sermens que votre cœur n'avoueroit pas! mais, ajouta-t-il, en se relevant, ce n'est peut-être pas assez pour votre bonheur, que de vous jurer que je ne vous contraindrai jamais à m'épouser; il faut peut-être encore vous permettre de vous unir à un autre. Vous me rendez bien peu de justice, si vous ne me croyez pas capable de cet effort. Nommez-moi seulement l'objet heureux auquel je dois, sans doute, votre indifférence; & si, comme je dois l'espérer de la noblesse de vos sentimens, il est digne de vous, ne doutez pas, quoi qu'il puisse m'en coûter, que je ne fasse pour votre félicité ce que vous refusez à la mienne.

Je crois, Monsieur, répondit Lucie, que je vous avois déjà dit que rien ne

peut m'empêcher d'être à vous, & j'osois me flatter que vous voudriez bien m'en croire. Vous seul, en exigeant de moi un sentiment qu'il ne dépend peut-être pas de moi de connoître, ou en vous affoiblissant ceux que vous m'inspirez, vous opposez ici à votre bonheur. J'aurois éternellement à rougir devant moi-même & devant le public, témoin de toutes vos bontés, si, quand il vous plaît de l'attacher à ma possession, je pouvois balancer un seul moment à vous l'accorder. Je ne crains donc pas, Monsieur, de vous le répéter, je suis à vous, & j'y dois être, en effet, dès l'instant que vous voulez bien le désirer. Je vous connois trop, lui répondit-il, pour croire que vous me dissimuliez vos sentimens pour un autre; mais, en même tems, je connois trop le cœur pour que j'ose me flatter d'avoir fait sur le vôtre l'impression qui seroit nécessaire à notre bonheur mutuel. Vous ne m'aimez pas, ma chere Lucie, & peut-être, hélas, ne m'aimerez-vous jamais! puis-je, avec une si cruelle certitude, puis-je avec un doute si affreux, former les nœuds auxquels vous croyez que la bien-séance vous condamne? Non, Lucie, un si odieux abus de mes bien-

faits seroit peut-être encore plus déshonorant pour moi, que ne l'auroit été la barbarie de vous le refuser: je vous aime! je vous adore! mais, encore une fois, je mourrois de honte & de douleur, si je pouvois penser assez basement, pour vouloir ne vous pas tenir de vous-même. C'est me condamner, sans doute, à ne vous jamais posséder; mais... Eh! Monsieur, interrompit-elle vivement, ne vous faites pas, de grace, de si cruelles idées. Je ne sens, je vous le jure, rien dans mon cœur qui les justifie. Pénétrée pour vous d'estime, de reconnoissance, d'amitié, de tendresse même, & je dirois de respect, si ce terme pouvoit ne vous pas blesser dans ma bouche, il ne se peut pas que je vous refuse long-tems le sentiment que vous me demandez. Peut-être accoutumée à vous regarder comme un pere, n'ayant d'ailleurs jamais dû prévoir ce que l'amour vous inspire pour moi, devant même regarder comme un crime contre vous, de désirer seulement l'honneur dont vous voudriez aujourd'hui me combler, en ai-je trop éloigné mes idées? Il ne me convient pas, dans la situation où nous nous trouvons tous deux, de vous parler sur votre choix;

je sens que ce que je vous dirois là-dessus ne vous paroîtroit pas aussi désintéressé que pourtant il le feroit, & je dois ménager à cet égard, & vos idées & votre tendresse; mais, ajouta-t-elle, voyant que Rutland ne l'écoutoit qu'avec une sorte de désespoir, calmez-vous, je vous en conjure. L'état dans lequel je vous vois m'afflige si sensiblement, qu'il n'y a rien au monde que je desire avec plus d'ardeur, que de pouvoir conformer mes sentimens aux vôtres. Je vais y travailler de toute ma puissance; peut-être serai je assez heureuse pour que vous les fassiez naître dans mon cœur. Que j'aurai de plaisir à vous annoncer ce changement, continua-t-elle, en le regardant avec une tendresse extrême! je l'attends de ma reconnoissance, & de mon extrême sensibilité pour vos bienfaits. Je vous rendrai le compte le plus fidele & le plus exact de ce qui se passera dans mon ame: vous jugerez mieux que moi du progrès que vous y ferez; & encore une fois, je vous dois trop pour ne pas faire tout ce qui me sera possible pour triompher d'un mouvement que rien ne justifie, & que je me reproche plus cruellement que vous ne pouvez encore me le reprocher vous-même. Cessez donc de

vous affliger: votre douleur accable mon ame.

Le chevalier immobile, & presque hors de lui-même, écoutoit Lucie avec un étonnement inconcevable. Quelle candeur! quelle simplicité! quelle vérité brilloient dans ses yeux! Ah! lui dit-il, pénétré de tristesse, peut-on connoître si peu un sentiment que l'on inspire si bien! Vous croyez donc, Lucie, que pour avoir de l'amour, il ne faut que vouloir en prendre? Eh! comment! interrompit-elle, puis-je le croire, lorsque je n'en sens pas pour vous? si vous me demandiez une chose qui dépendit de moi, seriez-vous encore à l'obtenir? Ah! je ne le vois que trop! ce cruel sentiment ne dépend pas de la volonté; mais je veux tant de mal à mon cœur de n'être pas susceptible de tout ce que sent le vôtre; je me trouve d'une si noire ingratitude de refuser quelque chose au bonheur d'un homme auquel je dois tout le mien; j'en suis si humiliée que je m'imaginais qu'ayant pour vous ma raison, ma reconnoissance, ma tendresse même, il n'est pas possible que vous ne triomphiez, avec le tems, d'une indifférence si mal fondée, & que je veux moi-même vous aider à vaincre. Promettez-moi

seulement que tant qu'elle durera, vous n'exigerez pas que je lui fasse une violence dont je mourrois peut-être, ou qui du moins, en me rendant fort à plaindre, devoit vous rendre vous-même très-malheureux. Je vous le jure par tout ce qu'il y a de plus sacré pour un honnête homme, lui dit Rutland, en répandant quelques larmes; mais si vous connoissiez mon amour; si vous sçaviez de quel respect, de quelle délicatesse il est accompagné, vous trouveriez ce serment aussi inutile, que le seront sans doute les efforts que vous allez faire en faveur d'un infortuné, condamné à l'être toujours. Eh! pourquoi, lui dit Lucie avec une douceur extrême, vous prédire des malheurs dont je ne vous assure pas encore! Espérez mieux d'un cœur que vous avez vous-même formé à la vertu. La reconnoissance en est une, & vos bontés.... Ah! cruelle Lucie, interrompit-il, ne me parlez plus d'un sentiment si peu propre à faire naître ceux que je vous desirer. Hélas! c'est elle peut-être qui s'oppose à mon bonheur. Ah! pourquoi vous ai-je connue avant l'instant où je vous ai aimée!

Rutland ajouta à ses plaintes mille raisons, qui toutes intéressoient Lucie,

mais ne la touchoient pas autant qu'il l'auroit voulu, & qu'elle le desiroit elle-même. Peu de jours, depuis ce jour-là, se passèrent sans qu'elle en entendît de semblables. Elle s'y prêtoit avec douceur, consolait Rutland d'une indifférence qui elle-même la désespéroit; mais plus elle fondoit son cœur, plus elle lui en développoit les mouvemens, moins il croyoit qu'il dût se flatter de lui voir un jour partager sa tendresse. Elle étoit toujours remplie de soins, d'attentions, d'égards tendres pour le chevalier; mais elle étoit involontairement devenue avec lui timide & embarrassée. Il ne lui auroit pas fallu beaucoup de réflexions pour lui retrancher ses anciennes caresses; mais elle en avoit besoin pour souffrir celles qu'il lui faisoit quelquefois; & qui les mêmes exactement que celles qu'autrefois elle en avoit reçues avec tant de plaisir, lui causoient, depuis qu'elle ne pouvoit plus douter qu'elle ne les dût à l'amour, un chagrin dont toute sa raison avoit peine à triompher.

Que je suis malheureuse, se disoit-elle mille fois le jour, d'avoir inspiré au chevalier une tendresse si vive, & de ne pouvoir la rendre heureuse! mais

quel est ce sentiment qu'il exige de moi ; & comment se peut-il qu'il existe dans la nature , & qu'il ne me le communique pas ! Ah ! sans doute , je suis destinée à ne le connoître jamais , puisque je ne le trouve pas pour lui dans mon cœur ! mais pourquoi faut il qu'il s'obstine à le désirer , lorsqu'il ne lui est pas nécessaire pour me faire consentir à recevoir sa main !

En conséquence de ces réflexions , elle conjuroit Rutland , lorsqu'elle le voyoit accablé de la douleur de n'être pas aimé d'elle comme il l'auroit voulu , de ne pas être plus long-tems victime de sa délicatesse ; mais cette démarche qu'elle accordoit à l'amitié , à la reconnoissance , à la compassion , lui coûtoit si cruellement ; & avec quelque soin qu'elle la dissimulât , la violence qu'elle se faisoit étoit si visible , que Rutland n'en étoit que plus affermi dans le dessein qu'il avoit formé , ou de lui plaire , ou de ne l'épouser jamais.

Si la situation de Lucie étoit triste , celle de Rutland ne le rendoit pas moins à plaindre , & même étoit mille fois plus violente que la sienne. Avoir toujours devant les yeux , & en sa disposition même , une femme que l'on adore , à laquelle on le dit sans cesse , qui vous

écoute , vous répond même avec toute la douceur & toute la tendresse de l'amitié la plus vive , mais qui par cela même ne vous en fait que plus craindre , que vous ne pourrez jamais lui inspirer d'amour : telle étoit la position de Rutland ; & il en est peu d'aussi douloureuse.

Lucie qui commençoit à connoître son cœur , & qui tenoit exactement au chevalier la parole qu'il lui avoit donnée de l'instruire de tout ce qui s'y passeroit , l'en avertissoit avec cette cruelle franchise que l'on a involontairement , dans le cas où elle se trouvoit , pour ce qu'on aime pas ; & si Rutland y trouvoit toujours un désir extrême de pouvoir le rendre heureux , il y découvroit aussi l'impossibilité de lui faire jamais partager ses sentimens : mais par un malheur qui semble attaché au cœur humain , moins il avoit de sujets d'espérer , plus il sentoit croître son amour ; il s'y joignoit même alors des mouvemens de fureur , dont il avoit une peine extrême à se rendre le maître , & qu'il ne sçavoit pas toujours assez bien déguiser pour que Lucie , qui les saisissoit dans le fond de son ame , n'en fût pas quelquefois effrayée. Rutland l'étoit lui même du trouble affreux dans lequel elle le

plongeoit. Comme c'étoit inutilement qu'elle mettoit tout en usage pour parvenir à l'aimer, c'étoit avec aussi peu de fruit, qu'il se conseilloit de ne la revoir jamais. Eh ! quel est, en effet, l'amant assez heureux pour ne vouloir que des choses raisonnables, ou pour exécuter celles que sa raison lui prescrit !

Il y avoit déjà long-tems que Rutland étoit dans cette violente situation, lorsque se promenant seul une nuit avec Lucie, il se trouva dans un de ces momens de délire où tout cede à la passion, & dispaçoit devant elle. Il lui parloit de son amour : eh de quoi, en effet, lui auroit-il parlé ! Echauffé par le feu de ses propres expressions, attendri par la douceur avec laquelle Lucie qui, toute désespérée qu'elle étoit de l'amour du chevalier, lui répondoit : encouragé par le silence de la nuit, emporté par ses desirs, peut-être sans sçavoir bien lui-même ce qu'il vouloit, il l'entraîna sous un berceau qui étoit au bout de son jardin, & dont l'obscurité sembloit faite pour favoriser le crime que la violence de son amour & l'égarément de sa raison alloit lui faire commettre. Là, transporté, & ne prenant plus de conseil que de ses desirs, il faisoit Lucie avec une

fureur qu'elle n'avoit encore, ni crainte, ni éprouvée de sa part, & sans lui laisser le tems, ni de s'alarmer, ni de se défendre, il la couvrit de baisers si ardens & si nouveaux pour elle, que ne pouvant, ni ne voulant même faire de cris que l'éloignement où ils étoient de la maison, auroient vraisemblablement rendu inutiles, & qui, quand ils y seroient parvenus, auroient plus servi à manifester le crime de Rutland, qu'à le prévenir; elle se servit de toutes les forces que son trouble & sa terreur lui laissoient, pour échapper de ses bras, & tomber à ses genoux. Dans cette suppliante posture, elle le conjura, d'une voix tremblante & presque éteinte, de vouloir bien l'entendre. Songez, lui dit-elle du ton le plus tendre & le plus pressant, que c'est une fille que vous avez jugée digne d'être votre femme, que vous allez déshonorer. Songez que cette fille infortunée vous doit sa vertu. Ne m'en avez-vous donc inspiré que pour m'en faire perdre le fruit avec tant d'inhumanité. Ah ! Monsieur, rappelez votre raison, vos propres principes, votre honneur enfin, qui ne m'intéresse pas moins que le mien même ; & si ces souvenirs ne vous suffisent pas, soyez du moins

touché de la crainte de me perdre. Ouf ! je jure à vos pieds de ne point survivre à la honte dont vous voulez me couvrir : toutes vos précautions, tous vos soins, les réparations même que vous pourrez m'offrir, ne m'empêcheront pas, je vous le jure encore, de me donner la mort. Ah cruel ! voulez-vous que ce soit à vous que je la doive ; & ne m'avez-vous conservé la vie que pour me forcer à m'en priver moi-même !

Rutland, à qui rien n'étoit plus nouveau qu'un crime, & qui pendant le discours de Lucie avoit eu le tems de rentrer en lui-même, étonné, confus, désespéré de ce qui venoit de se passer, la releva doucement, & prenant la posture qu'il la contraignoit de quitter : C'est à moi, dit-il, c'est à moi, trop aimable Lucie, à expier par la mort le crime affreux que j'ai voulu commettre. Montre que je suis ! & j'osois me croire de la vertu ! j'osois vous en donner des leçons ! & ce n'est qu'à la votre seule que je dois le bonheur de n'être pas dans cet instant le plus scélérat des hommes ! Fuyez, Lucie, fuyez un perfide si indigne de vous & de vos bontés . . . Mais non, interrompit il, ne le fuyez pas ; soyez témoin de mes regrets, fiez-vous

à mes remords, du soin de mon supplice. Mon respect qui, j'ose vous le promettre, ne se démentira plus, vous prouvera mon repentir ; lui seul désormais vous parlera d'une malheureuse tendresse que mon égarement vient de vous rendre encore plus odieuse ; & s'il vous est impossible de douter que je vous adore, du moins ne sera-ce plus par des entreprises que je déteste, & qui m'avilissent tant à mes propres yeux, que je vous en rappellerai le souvenir. Mais, ajouta-t-il en se relevant, sortons d'un lieu que je ne pourrai jamais revoir sans la plus horrible confusion, & venez vous remettre, s'il se peut, de votre trouble & de l'état affreux où je vous ai plongé.

Lucie avoit effectivement besoin de repos ; pâle, tremblante, à demi-morte ; enfin, elle eut de la peine à suivre le chevalier jusques à la maison. Aussi-tôt qu'elle fut rentrée dans son appartement, elle le pria d'une voix encore foible & éteinte, de permettre qu'elle se mît au lit. C'étoit lui ordonner de se retirer ; aussi le fit-il après s'être encore jetté à ses genoux, en la suppliant d'être tranquille, & d'ajouter une foi entière à son repentir. Lucie ne put lui répondre que

par un torrent de larmes ; pour en arrêter le cours , il se hâta de la quitter. Lorsqu'elle se fut assez calmée pour pouvoir se montrer , elle appella ses femmes pour la coucher ; mais , hélas ! qu'elle étoit éloignée de vouloir se livrer au sommeil ! à peine fut-elle seule , que prenant avec courage le seul parti qu'elle crût convenir à sa vertu , sans que son inexpérience lui permît d'en voir les conséquences & les dangers , elle se leva , choisit dans sa garde-robe l'habit le plus simple qu'elle y eût , fit un petit paquet du linge le plus uni qu'elle y put trouver , renferma dans une commode toutes les pierreries qu'elle avoit reçues de Rutland , & qui étoient en assez grand nombre , & y ajoutant une centaine de guinées qui lui restoit , elle ne s'en réserva que cinq , qu'elle crut pouvoir lui suffire , jusques à ce que la Providence , à laquelle elle résolut de se confier , pourvût à ses besoins. Après cet arrangement , où l'instinct avoit beaucoup plus de part que la réflexion , tant elle étoit hors d'elle-même , elle se détermina à écrire à Rutland , de qui le souvenir lui causoit plus de douleur que de colere. Ah ! quel sera son état , se disoit-elle , lorsqu'il m'aura perdue ! quelle amertume ma

fuite va répandre sur ses jours ! que deviendra-t-il ! mais si je ne le suis pas , que deviendrai-je moi-même ! puis-je compter sur une vertu que j'ai vu se démentir d'une façon si décidée ! que lui serviront ses remords , qu'à éloigner peut-être l'occasion de me faire de nouvelles insultes. Ah ! ne nous fions pas à ce que peut la vertu sur un cœur rempli de la passion la plus violente. Que m'importeroit que la sienne lui fît horreur du crime qu'il auroit commis , lorsque j'en serois la victime ? Ses remords me rendroient-ils ce dont sa fureur m'auroit privée ! fuyons ; n'exposons pas un des plus honnêtes hommes qu'il y ait au monde , à un repentir qui feroit le malheur de sa vie , & qui n'empêcheroit pas la honte de la mienne. La fuite est l'unique parti qui me reste , puisqu'une malheureuse , mais invincible répugnance ne me permet pas de consentir jamais à l'épouser. Après s'être confirmée par toutes ces réflexions dans le parti qu'elle venoit de prendre , elle écrivit à Rutland , d'une main tremblante , la lettre qui suit.

L E T T R E.

» C'est, Monsieur, avec la plus vive
 » douleur que je vous dis peut-être le
 » dernier adieu. Une destinée cruelle
 » m'impose la dure, mais inévitable
 » nécessité de quitter pour jamais mon
 » pere, mon bienfaiteur & mon ami.
 » Je pars, sans sçavoir ce que je devien-
 » drai, n'emportant presque avec moi
 » que le souvenir de tout ce que je vous
 » dois, & une reconnoissance que rien
 » n'effacera de mon cœur. Ah ! généreux
 » Rutland, pourquoi faut-il que l'amour
 » ait pris sur votre vertu un empire
 » qui a effrayé la mienne ! je pars ! &
 » c'est pour vous quitter ! c'est peut-être
 » pour ne vous revoir jamais que je me
 » sépare de vous ! je ne conçois pas, dans
 » l'abattement où me met cette funeste
 » résolution, comment j'ai la force de
 » l'exécuter ! ah ! si j'avois pu me flatter,
 » après ce qui vient de se passer entre
 » nous, que le repentir que vous m'a-
 » vez montré est sincere, qu'il m'auroit
 » été doux de passer le reste de ma vie
 » avec un homme auquel je dois tant,
 » & de qui, jusqu'ici, les bienfaits m'a-
 » voient si sensiblement flattée ! Par-

» donnez-le moi, je vous en conjure ;
 » mais plus j'avois cru devoir compter
 » sur votre vertu, plus l'égarement où
 » je viens de vous voir, m'alarme pour
 » l'avenir. Vous-même auriez-vous cru
 » que l'amour eût dû vous emporter si
 » loin ; & pouvez-vous être bien sûr
 » de ne vous pas faire illusion, lorsque
 » vous vous flattez que ce sera la der-
 » niere fois qu'il triomphera de votre
 » vertu & de votre raison ! encore une
 » fois, pardonnez-moi de ne pas oser
 » l'espérer ; daignez ne pas haïr une in-
 » fortunée, qui la fera toujours plus par
 » le malheur qu'elle vous cause, qu'elle
 » ne peut l'être jamais par tous ceux
 » qu'elle peut éprouver ; souvenez-vous
 » de moi, sans amour & sans aversion.
 » J'ai fait, je vous le jure encore, tout
 » ce qui m'a été possible pour partager
 » vos sentimens ; n'imputez donc ni à
 » l'ingratitude, ni à la foiblesse de mon
 » amitié pour vous, un mouvement
 » dont rien ne pouvoit triompher sans
 » doute, puisque tous mes efforts ne l'ont
 » pas détruit. Vous trouverez dans ma
 » commode des choses qui, en vous
 » quittant, m'ont paru ne devoir plus
 » m'appartenir. Adieu, mon cher Rut-
 » land, si en vous perçant le cœur, il

» peut m'être encore permis de vous
 » donner ce nom ; adieu, souvenez-vous
 » de l'infortunée Lucie, & soyez sûr que
 » la mémoire de ce qu'elle vous doit,
 » la suivra jusques dans le tombeau «.

Après avoir cacheté cette lettre dans laquelle Lucie renferma la clef de la comode, où elle avoit laissé ses diamans, elle se chargea du petit paquet de linge qu'elle avoit cru devoir emporter ; & munie de la clef d'une petite porte du jardin, qui répondoit dans le parc de saint-James ; elle descendit le plus doucement qu'elle pût : mais il lui fut impossible de passer auprès de la porte du chevalier, sans ressentir une si vive émotion, qu'elle fut forcée de s'y appuyer, pour reprendre ses forces. Enfin, rappelant son courage, elle gagna le jardin, ensuite le parc ; & choisissant une route au hasard, elle se trouva dans des rues qui, comme toutes celles de Londres, lui étoient absolument inconnues ; mais cette ignorance ne diminua rien de la précipitation de sa marche ; & comme elle croyoit qu'elle ne seroit en sûreté que quand elle seroit fort éloignée de la maison qu'elle quittoit, elle arriva au bout de deux heures, d'une course

assez rapide, dans la cité. Là, excédée de fatigue, & sentant que ses jambes se déroboient sous elle, elle entra dans la boutique d'une fameuse lingere, où elle eut à peine demandé la permission de se reposer, qu'épuisée de lassitude & de besoin, elle perdit connoissance. La marchande occupée à quelque marché intéressant pour elle, avoit fait peu d'attention à l'entrée de Lucie, & ne s'aperçut même pas qu'elle étoit évanouie ; mais une femme qui se trouvoit dans la même boutique, que la figure noble de Lucie avoit frappée, & que son accident effraya, courut à elle, un flacon de sel à la main ; mais le lui ayant assez inutilement fait respirer, & jugeant à son pouls que l'inanition causoit en partie cet accident, elle demanda quelque eau cordiale. A peine en eut-elle fait avaler à Lucie, qu'elle reprit ses esprits. Le premier usage qu'en fit cette infortunée, fut de rendre grâce à cette charitable femme. Vous êtes si aimable, ma chere enfant, lui dit cette bonne femme avec amitié, qu'il est tout simple que vous intéressiez les personnes mêmes qui vous connoissent le moins ; mais, où allez-vous donc seule & de si bonne heure ? tout en vous me dit que vous

n'êtes pas faite pour l'abandon où je vous vois. Ah! ma chere enfant, continua-t-elle, en voyant que Lucie avoit peine à retenir ses larmes, je ne veux pas vous affliger; je ne veux que vous secourir. C'est l'intérêt que vous m'inspirez, & non une curiosité qui, faute de connoître mon motif, vous est sans doute à charge, qui a dicté les questions, peut-être imprudentes, que je vous ai faites. Je suis si touchée de vos bontés, Madame, lui répondit Lucie, & elles me donnent tant de confiance en vous, que s'il n'y avoit que nous ici, je croirois y être conduite par la Providence, pour vous demander conseil. Qu'à cela ne tienne, lui dit cette bonne femme, je loge à deux pas d'ici, venez-y avec moi: aussi-bien, voilà l'heure de déjeuner, nous prendrons du thé ensemble; & nous nous parlerons sans témoins.

A ces paroles, elle donna le bras à Lucie, qui avoit véritablement besoin de ce secours, la fit entrer dans une assez belle maison, qui étoit à deux pas de celle qu'elles quittoient; & la conduisit dans un petit appartement simplement meublé; mais d'une propreté extrême. Commençons, ma chere fille, lui dit-elle, par déjeuner. L'inanition augmente
le

le découragement; & je me trompe fort, ou vous n'avez pas besoin d'ajouter au vôtre. Il est vrai, répondit Lucie, que ma situation actuelle est fort embarrassante. Elle vous le paroitra peut-être moins, répartit Madame Pikring, lorsque j'en serai instruite. Mais, mangez, je vous en conjure; à l'état auquel votre course vous a réduite, il m'est aisé de juger que vous n'êtes pas accoutumée à en faire de pareilles. Il est vrai, répondit Lucie en soupirant, que j'ai été éveillée d'une façon peu conforme à l'état auquel la Providence semble me destiner. Ce qui vous paroît aujourd'hui un de vos malheurs, répondit Madame Pikring, sera vraisemblablement un jour, & de ce moment même votre plus grande ressource. L'éducation est un bien précieux, qui tient lieu de beaucoup d'autres, & dont aucun ne dédommage. Si vous avez été élevée en fille de qualité, on vous en aura sans doute inspiré les principes & les sentimens; on vous en aura donné les talens, les agrémens même, & voilà ce qu'à un certain âge, la fortune la plus brillante ne sçauroit faire acquérir; cessez donc de gémir d'un bonheur digne d'être envié, & racontez-moi vos véritables infortunes.